



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 20 MAI 1909

82me Année

L'EXPOSITION DU COSTUME.

Chronique parisienne

C'est déjà si loin, le dix-huitième siècle, et tant de transformations sont intervenues depuis lors, qu'à voir ces robes de Cour, ces beaux habits brodés, ces carrosses, ces jabots et ces tricorne, on croit voir les vestiges d'une civilisation ancienne, pleine d'élegance et de charme, mais aussi lointaine, que celle des Grecs et des Romains.

Tout Paris se précipite pour voir cette merveilleuse exposition dans la salle des Arts décoratifs, où l'artiste délicieux qu'est M. Maurice Leloir a habillé des mannequins comme l'eût fait une accorte soubrette du temps de Louis XV, tandis que M. Maindron disposait toutes choses et étiquetait avec un savoir infatigable, et que M. Louis Vallet, aussi érudit que brillant artiste, harnachait des chevaux, mettait en selle des postillons et, savamment, détaillait tout ce qui concerne l'équitation.

C'était grand plaisir que d'assister à cette répétition générale, auprès de M. Georges Berger, président du comité des Arts décoratifs, et de M. Mettmann, directeur du musée, et de voir chaque collectionneur occupé à présenter ses trésors.

Et l'on se demandait comment tant de belles choses et tant d'autres que le temps n'aurait guère eues pour échapper à la Révolution iconoclaste et parvenir jusqu'à nous dans tout l'éclat de leur parure et de leur fraîcheur?

Les collectionneurs sont les meilleurs historiens: ils conservent des faits et non des légendes.

Nous ne parlerons ici que de ces faits vus et touchés avec respect, comme d'aussi belles, sans nous occuper de la Société du costume, si digne d'admiration, non plus que de son origine et de son but, car M. Maindron n'est chargé d'en parler à nos lecteurs, avec la haute compétence qui lui appartient.

Dès l'entrée du grand hall, un homme à cheval de chaque côté, un postillon avec le chapeau de haute forme qui était le vrai et non le chapeau conique légendaire, et, de l'autre côté, un superbe gentilhomme bien en selle, la main sur la cuisse, portant sous le tricorne, la perrière à marreaux et le catogan, mais en habits de voyage et sans épée.

Et voici, devant nous, la merveille des carrosses, non pas qu'il n'y en ait de plus riches, de plus beaux, de plus célèbres, mais il n'en est point de plus délicats. Il est de la fin de Louis XVI, avec de magnifiques peintures qu'on pourrait attribuer à Lépicie, et des rinc-aux de bronze ciselé et doré qui sont de purs chefs-d'œuvre. Les roues sont les premières que l'on ait faites de cette finesse et de cette grandeur. Des superbes ornements en bois sculpté et doré ornent diverses parties de la carrosse, et, sur les harnais de cuir rouge, sur les œillères des chevaux, couronné encore d'admirables cièveres de bronze doré. Ce carrosse a servi à Napoléon Ier pour son entrée à Bologne.

Plus loin, c'est la chaise à porteurs de la duchesse de Loignes, belle-mère du duc de Saint-Simon; puis un traîneau à deux places et deux chevaux, auquel il ne manque que le petit mâle de pavillon avec les armoiries, que l'on plaçait à l'avant. Le conducteur, quel qu'il fut, se tenait à l'arrière sur une selle, et Louis XV lui-même ne dédaignait pas de remplir ce rôle pour la belle Mme de Mailly.

Ceci est une voiture de service, simple coupé très haut, qu'on appelait une diligence, et qui était une voiture de voyage, avec une cave, oui, une cave sous la voiture, et une trappe à l'intérieur pour prendre les provisions. Ce carrosse est attelé en poste avec un équipage à cheval, tel que cela se pratiquait sans façon. Il ne manque rien à cette voiture, ni les ressorts à la Delaine, ni les croisillons, ni les courroies de guindaage, ni les bagages à l'arrière avec les valises, le coffre-fort, la boîte à chapeau et le parapluie de voyage dans sa gaine de cuir.

Tout au fond du hall, c'est un ravissant traîneau en bois sculpté, qu'on dit avoir appartenu à Marie-Antoinette, Dauphine, prêtée par le comte Potocki.

C'est là des curiosités: l'armature d'une selle de dromadaire pour la campagne d'Égypte de Napoléon Ier; une selle à la royale, telle qu'on les faisait pour Louis XIV vieux, avec un bourrelet à l'avant et à l'arrière; une selle à piquer, de l'École de cavalerie de Versailles; des objets de haut luxe équestre, couvertures de selle et de fontes en velours brodé d'or; brides avec ornements d'argent ciselé; canne d'heideuck, de la collection du comte Maurice de Cossé-Brissac; des brides de régiments du temps de Napoléon Ier, de la Restauration et du second Empire.

Ce fusil est celui que la Ville de Paris a offert à Louis XV; ce sabre, appartenant à M. Henri Cain, est celui de Kléber; celui-ci, appartenant à M. Louis Vallet, est le sabre de Murat. Mais voici le plus curieux: c'est la selle de M. Thiers, lorsqu'il accompagnait à cheval le Roi Louis Philippe dans les revues; et c'est une selle d'officier général avec fonte en l'air, on ne peut reconnaître M. Thiers à cheval; et cette selle, dans un tableau d'Eugène Lamy, à Versailles.

Que dirons-nous des robes, des habits et des gilets brodés? On les connaît, on en a vu partout; mais il en est peu d'aussi beaux et jamais nous n'en avons vu en telle quantité. On sait que M. Maurice Leloir en a une des plus belles collections qui existent. M. Henri d'Allemagne en a une très belle et des plus variées. On y trouve des centaines de velours brodés d'or, des soieries brodées, et les fameux souliers tels que les portait Louis XIV en grand apparat, de satin blanc brodé, à hauts carrés et hauts talons. Rien n'est drôle comme ce chapeau de haute forme en paille; rien n'est amusant comme cette capote à cabriolet que les femmes portaient vers 1840.

Étrange la robe de mariage de l'Impératrice Marie-Louise. Elle est entièrement de bionde de soie rebrodée de platine en contours. La robe de Cour de la duchesse Decrès est de sim; le tout entièrement brodé d'argent.

Curieuse vitrine de petits bonnets brodés et surbrodés pour enfants nouveaux-nés; autre vitrine de bretelles brodées avec devises: "Aime-moi" ou "Pense à moi!"

Les préliminaires de son mariage avec le vicomte de Beaucharnais, le curieux épisode de la rupture qui suivit sa première union et qui exerça une désoi-e influence sur sa destinée sont exposés à l'aide de documents précieux.

Après sa séparation avec le vicomte de Beaucharnais, Josephine se rendit à la Martinique. Pour la première fois, des preuves de ce fait sont apportées et d'intéressants détails sont fournis sur cette période obscure de l'existence de l'impératrice.

Un chapitre original est consacré à Bénaguette, la prétendue fille que la vicomtesse de Beaucharnais aurait eue à la Martinique vers 1783, lors de ce voyage.

Si toutes les accusations portées contre l'honneur de Josephine ne sont pas mieux étayées que ne l'est cette fantastique histoire rapportée par des écrivains d'ordinaire peu avisés, il y aurait lieu de faire table rase des imputations calomnieuses qui à foison ont été répandues sur la mémoire de Josephine.

La difficile question de l'identité de Josephine, sans cesse renaissante, donne lieu à une précieuse documentation pour la solution de ce problème historique. Josephine, en dépit de plusieurs actes d'état civil faux, mais de nombreux écrits en apparence authentiques et véridiques, est certainement Marie-Joseph Rose, la première fille de M. G. Tascher de la Pagerie. Le fait est établi sans conteste.

Dans "l'Impératrice Josephine" passe un vivant souffle de vérité et de justice qui chasse les nuages amoncelés autour de Josephine, depuis son berceau, et réhabilite la femme orléane systématiquement dénigrée par des auteurs plus enclins à la légende qu'à la précision historique.

C'est à l'aide de documents authentiques et en partie inédits qu'a été entrepris le travail de M. Pichevin qui, d'une façon saisissante, évoque le souvenir des îles d'Amérique à une époque déjà lointaine de leur existence. Cet ouvrage fait revivre les mœurs originales de ces pays où, sous le chaud soleil des tropiques, à l'exode se développent les qualités et les défauts de la vieille race française, qui jadis étouffa le monde par la puissance de son expansion et par la vigueur de ses forces colonisatrices.

Sur la sympathique figure de la femme de Napoléon Ier, un vent de calomnie et d'injure a récemment soufflé en tempête.

Le réquisitoire violent dressé contre Josephine n'est pas précédé d'un examen sérieux de l'impartialité. C'est un véritable procès de tendance qui lui est intenté après sa mort.

Josephine est déclarée coupable par ce seul fait qu'elle est l'aïeule de Napoléon III, d'un Beaucharnais, usurpateur — par là il — du trône impérial au détriment d'un Bonaparte par sang!

Pour ce crime inexplicable, la première femme de Napoléon est condamnée et exposée sur la claie par un clan d'impérialistes dissidents et frondeurs.

Mais les pièces du procès sont restées secrètes. La cause doit être révisée devant l'opinion publique.

Dès lors, il devient nécessaire d'exposer dans son véritable cadre le portrait de celle qui occupa avec une rare distinction une place d'honneur à côté du colosse qui bouleversa la carte de l'Europe, au commencement du dix-neuvième siècle.

Aussi bien, la psychologie de l'impératrice Josephine ne peut être comprise que par ceux qui ont acquis d'exactes connaissances sur son pays d'origine, son milieu familial et la première partie de sa vie si mouvementée.

Pas à pas il faut suivre la fille de M. Tascher de la Pagerie, en pleine nature tropicale, au sein de sa famille, côte à côte avec les esclaves de la propriété maternelle; plus tard en tête à tête avec le premier mari qui, à distance et inconsidérément, lui échota de par la volonté de ses parents.

Enfin, il est nécessaire d'assister à l'effondrement des rêves de la jeune femme.

C'est de cette façon seulement qu'il est possible de saisir la formation cérébrale de Josephine, qui avait reçu en naissant deux instincts puissants: une ineffable bonté et un extraordinaire don de séduction.

Grâce à des documents originaux, M. Pichevin a mis en lumière l'histoire à peu près ignorée de l'enfance et de l'adolescence de Josephine.

M. Roosevelt tue son second rhinocéros.

Nairobi, Afrique orientale, 19 mai.—M. Théodore Roosevelt qui, depuis samedi est en séjour sur le ranch de Ju Ja, appartenant à M. George McMillan, a recommencé à chasser lundi matin. Dans le courant de la journée il a tué un rhinocéros femelle dont la tête seule pesait plus de 500 livres.

M. Roosevelt s'est trouvé dans la nécessité de faire feu six fois sur la bête avant de finalement l'abattre.

Aujourd'hui l'ex-président des États-Unis a ajouté à ses trophées de chasse la dépouille d'un hippopotame qu'il a abattu dans un cours d'eau à quelque distance du ranch de Ju Ja.

Collection précieuse de porcelaines du Président Fillmore.

Washington, 9 mai.—Des pièces de valeur ont été ajoutées à la collection de porcelaines du Président Fillmore si placées aujourd'hui sur des étagères à la Maison Blanche.

La veuve du nouveau Président Fillmore écrit il y a quelques temps au surintendant des bâtiments publics qu'il serait probablement possible de trouver des spécimens du service de porcelaine du Président Fillmore, à Buffalo, sa vieille résidence.

Sur cette suggestion, Mme Abby G. Badger, à qui Mme Taft a confié la charge de cette collection, est allée à Buffalo, pour voir si elle pouvait y trouver quelque objet ayant appartenu au Président.

Il n'existe plus de descendants directs de Fillmore, mais Mme Baker a rencontré nombre de ses vieux amis et par eux elle est parvenue à se procurer bien des reliques du Président. Deux sœurs, Mme E. B. Terry et Mlle Cornelia Buris ont acheté la maison Fillmore toute meublée du fils du président après la mort de celui-ci, et elles ont généreusement ajouté à la collection de la Maison Blanche un vieux plat de Staffordshire et une assiette qui avaient appartenu au Président.

Accusé de meurtre.

Washers'on, 19 mai.—William (Bill) Jones, qui attire l'attention de toute la nation il y a quelques années lorsqu'il essaya de venger la mort du président Garfield en tirant plusieurs coups de feu sur Charles Guiteau, l'assassin, pendant qu'on emmenait celui-ci du tribunal à la prison, à Washington a été traduit en justice aujourd'hui, sous l'accusation d'être le meurtrier de John A. McPherson, un ex-marin qu'il avait employé sur sa ferme.

McPherson fut tué le 11 octobre 1905; à la résidence de Jones à deux miles environ de cette ville.

Jones a invoqué un cas de défense légitime.

Déastreuse incendie.

Johnstown, Pie., 19 mai.—Le village minier de Gilestown, situé à une quinzaine de miles de Johnstown a été en grande partie détruit par un incendie ce matin.

Le feu éclata quelques minutes après minuit et s'est rapidement répandu.

Trois personnes ont disparu et l'on a tout lieu de croire qu'elles ont été brûlées vives.

Mort de M. Rogers.

New York, 19 mai.—M. H. H. Rogers, vice-président de la Standard Oil Company et l'un des capitalistes les mieux connus du pays, est mort ce matin à New York.

M. Rogers avait passé la nuit en son domicile no. 2 rue 75me Est, et en se levant ce matin à 6 heures, se plaignit de ne pas se sentir bien. Une demi-heure plus tard il rendit le dernier soupir.

Fairhaven, Mass., 19 mai.—Les funérailles de M. Henry H. Rogers auront lieu samedi matin à Fairhaven. Le service funéraire sera célébré dans l'Eglise Unitarienne, construite par le défunt en mémoire de sa mère.

Les principaux événements qui ont marqué l'enfance et la prime jeunesse de l'impératrice Joséphine sont très peu connus.

Quelques écrivains semblent avoir pris à tâche de dénigrer ses traits dès ses premiers ans et de tracer de sa personne une inexacte silhouette.

La faute en est imputable à la méconnaissance des époques coloniales, à l'habituelle ignorance de milieu ambiant et aux erreurs accréditées sur la mentalité et les mœurs créoles.

Josephine a été, en outre, victime de mesquines ambitions qui s'agitent dans l'ombre autour des trônes, de manœuvres politiques obliques, de louches combinaisons dynastiques et autres qui déforment singulièrement la vérité.

Sur la sympathique figure de la femme de Napoléon Ier, un vent de calomnie et d'injure a récemment soufflé en tempête.

Le réquisitoire violent dressé contre Josephine n'est pas précédé d'un examen sérieux de l'impartialité. C'est un véritable procès de tendance qui lui est intenté après sa mort.

Josephine est déclarée coupable par ce seul fait qu'elle est l'aïeule de Napoléon III, d'un Beaucharnais, usurpateur — par là il — du trône impérial au détriment d'un Bonaparte par sang!

Pour ce crime inexplicable, la première femme de Napoléon est condamnée et exposée sur la claie par un clan d'impérialistes dissidents et frondeurs.

Mais les pièces du procès sont restées secrètes. La cause doit être révisée devant l'opinion publique.

Dès lors, il devient nécessaire d'exposer dans son véritable cadre le portrait de celle qui occupa avec une rare distinction une place d'honneur à côté du colosse qui bouleversa la carte de l'Europe, au commencement du dix-neuvième siècle.

Aussi bien, la psychologie de l'impératrice Josephine ne peut être comprise que par ceux qui ont acquis d'exactes connaissances sur son pays d'origine, son milieu familial et la première partie de sa vie si mouvementée.

Pas à pas il faut suivre la fille de M. Tascher de la Pagerie, en pleine nature tropicale, au sein de sa famille, côte à côte avec les esclaves de la propriété maternelle; plus tard en tête à tête avec le premier mari qui, à distance et inconsidérément, lui échota de par la volonté de ses parents.

Enfin, il est nécessaire d'assister à l'effondrement des rêves de la jeune femme.

C'est de cette façon seulement qu'il est possible de saisir la formation cérébrale de Josephine, qui avait reçu en naissant deux instincts puissants: une ineffable bonté et un extraordinaire don de séduction.

Grâce à des documents originaux, M. Pichevin a mis en lumière l'histoire à peu près ignorée de l'enfance et de l'adolescence de Josephine.

M. Roosevelt tue son second rhinocéros.

Nairobi, Afrique orientale, 19 mai.—M. Théodore Roosevelt qui, depuis samedi est en séjour sur le ranch de Ju Ja, appartenant à M. George McMillan, a recommencé à chasser lundi matin. Dans le courant de la journée il a tué un rhinocéros femelle dont la tête seule pesait plus de 500 livres.

M. Roosevelt s'est trouvé dans la nécessité de faire feu six fois sur la bête avant de finalement l'abattre.

Aujourd'hui l'ex-président des États-Unis a ajouté à ses trophées de chasse la dépouille d'un hippopotame qu'il a abattu dans un cours d'eau à quelque distance du ranch de Ju Ja.

Collection précieuse de porcelaines du Président Fillmore.

Washington, 9 mai.—Des pièces de valeur ont été ajoutées à la collection de porcelaines du Président Fillmore si placées aujourd'hui sur des étagères à la Maison Blanche.

La veuve du nouveau Président Fillmore écrit il y a quelques temps au surintendant des bâtiments publics qu'il serait probablement possible de trouver des spécimens du service de porcelaine du Président Fillmore, à Buffalo, sa vieille résidence.

Sur cette suggestion, Mme Abby G. Badger, à qui Mme Taft a confié la charge de cette collection, est allée à Buffalo, pour voir si elle pouvait y trouver quelque objet ayant appartenu au Président.

Il n'existe plus de descendants directs de Fillmore, mais Mme Baker a rencontré nombre de ses vieux amis et par eux elle est parvenue à se procurer bien des reliques du Président. Deux sœurs, Mme E. B. Terry et Mlle Cornelia Buris ont acheté la maison Fillmore toute meublée du fils du président après la mort de celui-ci, et elles ont généreusement ajouté à la collection de la Maison Blanche un vieux plat de Staffordshire et une assiette qui avaient appartenu au Président.

Accusé de meurtre.

Washers'on, 19 mai.—William (Bill) Jones, qui attire l'attention de toute la nation il y a quelques années lorsqu'il essaya de venger la mort du président Garfield en tirant plusieurs coups de feu sur Charles Guiteau, l'assassin, pendant qu'on emmenait celui-ci du tribunal à la prison, à Washington a été traduit en justice aujourd'hui, sous l'accusation d'être le meurtrier de John A. McPherson, un ex-marin qu'il avait employé sur sa ferme.

McPherson fut tué le 11 octobre 1905; à la résidence de Jones à deux miles environ de cette ville.

Jones a invoqué un cas de défense légitime.

Déastreuse incendie.

Johnstown, Pie., 19 mai.—Le village minier de Gilestown, situé à une quinzaine de miles de Johnstown a été en grande partie détruit par un incendie ce matin.

Le feu éclata quelques minutes après minuit et s'est rapidement répandu.

Trois personnes ont disparu et l'on a tout lieu de croire qu'elles ont été brûlées vives.

Mort de M. Rogers.

New York, 19 mai.—M. H. H. Rogers, vice-président de la Standard Oil Company et l'un des capitalistes les mieux connus du pays, est mort ce matin à New York.

M. Rogers avait passé la nuit en son domicile no. 2 rue 75me Est, et en se levant ce matin à 6 heures, se plaignit de ne pas se sentir bien. Une demi-heure plus tard il rendit le dernier soupir.

Fairhaven, Mass., 19 mai.—Les funérailles de M. Henry H. Rogers auront lieu samedi matin à Fairhaven. Le service funéraire sera célébré dans l'Eglise Unitarienne, construite par le défunt en mémoire de sa mère.

Jackson Brewing Co. Notre Bière Bohémienne Jackson PURE FOOD BEER. RUES DECATUR ET JEFFERSON.

ALCOOL (Dénature) PYRO Le Combustible Parfait POUR ECLAIRAGE, CUISINE ET CHAUFFAGE.

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Certains Pianos Vendus à \$4.00 et \$5.00 par mois chez GRUNEWALD.

Je ne demande pas le bonheur. Je suis moi-même le bonheur. W. G. Tebault.

W. G. Tebault, LE SILENCIEUX MARCHAND DE MEUBLES. 217-223 rue Royale. Nlle-Orléans, Lae.

A HARVARD.—Boston, Mass., 19 mai.—Le premier prix du Concours oratoire organisé par le Speakers Club de l'Université d'Harvard, a été remporté par M. St. John Perret, de la Nouvelle-Orléans.

LAZARD'S \$25 LES COSTUMES STEIN-BLOCH